

L'Empire perse, grandeur, pouvoir et organisation

Rémy Boucharlat

Directeur de recherche au CNRS Ancien directeur de l'Institut français de recherche en Iran

L'Antiquité grecque nous a laissé l'idée d'un empire oriental figé pendant un siècle et demi, despotique, décadent, qu'Alexandre n'eut qu'à cueillir comme un fruit mûr ; ses auteurs, qui par ailleurs nous ont transmis quantité d'informations importantes – à traiter avec critique – sont bien à l'origine de la coupure que l'historiographie occidentale a créée entre le vieux monde oriental finissant, dont les rois assyriens et néo-babyloniens étaient les derniers feux éclatants, et le nouveau monde civilisé, celui de la Grèce, qui venait le revivifier. Pour rétablir la vérité et mieux comprendre l'organisation et la puissance de l'Empire perse – dans son épaisseur chronologique (550-330 avant J.-C.) –, nous nous sommes adressés à Rémy Boucharlat.

Empire perse. Trop souvent, on confond cet immense empire avec l'Iran d'aujourd'hui alors que le plateau iranien n'était que la région d'origine des Iraniens, dont la tribu des Perses – et que Suse, au pied des montagnes et déjà dans la plaine mésopotamienne, et l'antique Babylone ont été, depuis Cyrus jusqu'à la fin, parmi les capitales officielles des rois achéménides.

Cyrus, fondateur de cet empire mais déjà organisateur, et Darius Ier, qui parachève son œuvre à la fin du VIe siècle avant J.-C., trouvent grâce aux yeux des Grecs. Leurs successeurs, en revanche, qu'ils qualifient de débauchés, sanguinaires et piètres administrateurs, ont pourtant régné sur un empire qu'Alexandre le Grand trouvera en excellente santé, au point d'en conserver maints aspects politiques et économiques et de se glisser dans l'habit du dernier Grand Roi, Darius III.

Sans rien retirer au génie politique et militaire du Macédonien, de sa chance aussi – il a manqué être tué à la bataille du Granique –, il est possible de broser aujourd'hui un autre tableau de l'Empire perse. C'est un pouvoir au comportement assez nouveau en Orient qui devait marquer profondément toutes les régions du monde oriental, de l'Égypte à l'Indus et de l'Asie Mineure à l'Asie centrale, dans un mouvement sans révolution que la conquête gréco-macédonienne devait amplifier, mais aussi réorienter.

De la Perse à l'empire du monde

À lire la *Cyropédie* de Xénophon, le jeune Cyrus, fils d'un roitelet perse et, par sa mère, petit-fils d'Astyage, le puissant roi des Mèdes vainqueurs des Assyriens, un demi-siècle auparavant, aurait émergé comme maître du monde oriental à partir de son petit territoire perdu dans les montagnes d'Iran. Sans doute les sources sont maigres sur ce roi de Parsa, au-delà ou à côté du pays des Élamites qu'Assurbanipal est venu écraser en 646, répandant le sel sur la terre pour que rien ne repousse. Pourtant, en un siècle, le royaume élamite renaît, se maintient et entretient avec ces nouveaux venus iraniens des relations apparemment pacifiques, ces derniers s'établissant parfois, jusqu'aux environs de Suse, entre cette région et celle des montagnes du Fars où sera érigée plus

tard Persépolis. Par les Élamites, et aussi par d'autres moyens, ces Perses prennent la mesure de l'Orient, qui est le champ de vastes échanges de la Méditerranée au Tigre, de l'Asie Mineure au Levant et jusqu'à l'Égypte. Cyrus, comme ses prédécesseurs, connaît l'Orient ancien. Dans des circonstances qui restent peu claires, vers 559, il décide d'étendre la domination des Perses. La conquête du royaume des Mèdes est une première étape qui l'emmène bien loin, en Asie Mineure, chez de puissants voisins de ceux-ci, les Lydiens de Sardes sur lesquels règne Crésus. Vainqueur en 546, Cyrus se tourne alors vers l'est du monde iranien et, suffisamment fort, défie Nabonide de Babylone, qui se trouve lui-même en conflit avec son élite religieuse. Lorsque Cyrus entre dans la vieille cité, accueilli comme un libérateur – c'est lui qui le dit dans un texte fameux gravé sur un cylindre de terre cuite – il est le maître, déjà organisateur. C'est à ce moment que se place l'épisode bien connu qui a fait la réputation de magnanimité de Cyrus : il offre aux Israélites déportés un demi-siècle auparavant de regagner leur pays et de le faire fructifier.

Après Cyrus, son fils Cambyse ajoutera l'Égypte à l'empire, puis Darius l'étendra vers l'est et, temporairement, vers la Thrace à l'ouest. Sa tentative de mettre au pas les cités de Grèce continentale échouera, comme le savent tous les écoliers d'Europe, à Marathon en 490 ; de même, son fils Xerxès sera vaincu sur mer à Salamine dix ans plus tard. Qu'importe, les rois emploieront d'autres stratégies pour neutraliser le danger grec, corruption ou liens commerciaux à travers les cités du Levant. Les successeurs de Darius ne seront pas inactifs, mettant au pas des régions en rébellion ou reconquérant l'Égypte au milieu du IV^e siècle, mais surtout développant l'économie de leur empire.

« Le pouvoir est là où est le roi »

Dans ce cadre géographique, d'une ampleur que l'Orient n'a jamais connue, le pouvoir perse organise : la diversité des régimes politiques est prise en compte ; royaumes, cités-États, villes libres, selon l'attitude des dirigeants, conservent leur administration ou sont directement gérés par un satrape ; toutes les régions reçoivent des garnisons. Les élites comprennent vite leur intérêt et entrent dans le système socio-politique ; libres à elles d'adhérer ou non à la culture de la classe dominante. La stèle funéraire de Saqqarah découverte en 1994 en fournit un magnifique exemple. Elle est réalisée en Égypte, les textes sont en langue égyptienne – hiéroglyphiques et démotique – mais, sur le registre inférieur, le personnage, fils d'une Égyptienne et d'un Perse, est représenté à la perse, couché, portant diadème, levant une coupe. De la même façon, de hauts dignitaires d'Asie Mineure se font représenter dans leurs tombeaux, d'architecture locale, avec certains traits perses. À Gulnar en Cilicie, un personnage a fait sculpter un monument avec deux bas-reliefs qui représentent un défilé de personnages à la manière des gardes des bas-reliefs de Persépolis.

Dans cette interaction entre le centre et à la périphérie, parfois à trois mille kilomètres de là, le pouvoir politique joue un rôle très actif ; le roi se déplace, visite ses « pays » ou « peuples », il se montre et reçoit hommage et tributs ou cadeaux ; lui-même offre. Malgré tout, en dehors des expéditions militaires et de quelques grands voyages, la cour se tient principalement dans un périmètre que marquent Ecbatane la Mède dans les montagnes du Zagros au nord-est, Persépolis, création de Darius, à l'est, Babylone la Mésopotamienne, au sud-est, et entre les deux, Suse, capitale de l'Élam. Toutes quatre en effet, capitales multimillénaires ou récentes, sont des symboles forts. Où est le centre du pouvoir alors ? « Le pouvoir est là où est le roi », comme l'écrit P. Briant. Par conséquent, se déplace avec lui tout ce qui est nécessaire à la cour et à l'administration de l'empire, en un mouvement soigneusement organisé, des mois à l'avance, avec envoi d'émissaires, constitution de dépôts de nourriture – nous avons à ce propos le témoignage de centaines de tablettes comptables à Persépolis –, organisation du prélèvement qui sera demandé à la population locale et, on peut l'imaginer, organisation des comités d'accueil. Ces visites royales, ces « entrées » a roi, s'il peut gérer en se déplaçant, a établi des capitales, centres administratifs et politiques certainement, mais aussi lieux d'apparat. C'est surtout ce dernier aspect que nous connaissons à Persépolis et Suse qui, bien que fort différentes, remplissaient toutes deux les mêmes fonctions : être la marque visible de la puissance royale – imposante, non pas guerrière, mais sereine et harmonieuse – réunissant des pays divers. À Suse comme à Persépolis, les visiteurs, dignitaires, émissaires des régions, envoyés étrangers voient devant eux la masse imposante des palais érigés sur une terrasse de douze hectares, haute de quatorze mètres à

Persépolis, dix-huit mètres à Suse. L'accès à l'intérieur est strictement réglementé ; la disposition des bâtiments et le système de circulation sont parfaitement organisés. C'est pourquoi les palais de Suse et de Persépolis – distants de six cents kilomètres et installés dans des régions géographiques contrastées, au centre de cultures bien différentes – partagent des caractéristiques communes.

Des capitales qui témoignent de la puissance royale

Par un escalier monumental à Persépolis ou par une chaussée franchissant un vallon à Suse, le visiteur traverse une porte monumentale, gardée par des sculptures de monstres à Persépolis ; à Suse aussi sans doute, mais là, au revers de la porte, se dressait une statue – ou plus probablement deux – de Darius, haute de trois mètres, aujourd'hui au musée de Téhéran. Réalisée en Égypte, elle a été rapportée à Suse par Xerxès. Sur la statue du roi représenté à l'égyptienne mais en costume perse, les inscriptions sont trilingues : accadien, élamite, vieux perse – avec, en plus, des textes hiéroglyphiques et, sur la base, des représentations dans des cartouches des peuples de l'empire que « l'homme perse a conquis », nommés en hiéroglyphes.

Le visiteur ne pénétrera pas dans le palais proprement dit qui comporte des appartements royaux, des magasins et sans doute des parties administratives, mais seulement dans l'*apadana*, gigantesque salle à trente-six colonnes hautes de plus de vingt mètres, mesurant cinquante-neuf mètres de côté et flanquée de trois portiques et de tours d'angle.

À l'*apadana* de Persépolis, surélevée par une terrasse de deux mètres, les murs de soutènement, comme ceux des escaliers monumentaux à double volée, portent les fameux bas-reliefs achéménides. Les uns sont des files de gardes tenant une lance, les autres des défilés de porteurs de tributs, tous identifiables par leur vêtement et leur coiffure, ainsi que par les objets qu'ils vont présenter au roi : vases précieux, étoffes, animaux – caprinés, chevaux, dromadaires, chameaux... On a voulu y voir l'image de la présentation annuelle des tributs et cadeaux au roi, cérémonie dont nous n'avons pas en fait de trace, mais qui avait probablement lieu en plusieurs fois, et aussi bien dans les capitales qu'au moment des visites du roi dans ses pays. Les reliefs sont bien plus une représentation symbolique, un message idéologique : sérénité et force du pouvoir, paix politique, diversité et richesse de l'empire.

D'autres parties des palais de Persépolis ont un caractère officiel, mais étaient peut-être réservées à certains groupes, la cour ou l'armée. La partie sud de la terrasse porte des palais royaux et une immense trésorerie où étaient emmagasinés des objets utilitaires ou d'apparat, sans doute des vivres – dont du vin en abondance – pour les besoins de la cour lors de ses séjours, mais aussi pour être distribués aux soldats, ouvriers, ou encore être mis en place dans les stations installées sur les nombreuses routes de la région et au-delà. C'est ce que nous apprennent les tablettes de terre cuite inscrites en élamite – documents comptables – retrouvées dans cette trésorerie et surtout archivées dans une tour. Elles se comptent par milliers et ne représentent pourtant qu'une infime partie de la production écrite de l'administration. Le reste est à découvrir, peut-être, notamment dans les bâtiments, construits au pied de la terrasse, qui couvrent plusieurs hectares de la cité royale.

Les interrogations sur la religion subsistent

Dans les différentes régions de l'empire, les sanctuaires locaux sont nombreux et correspondent aux religions pratiquées dans chacune d'elles. En revanche, dans le pays perse, pas de temples connus ni de statues, ce qui correspond au récit d'Hérodote. Pourtant, on sait que la vieille religion élamite est encore pratiquée, et des prêtres sont affectés aux temples. Les rois révèrent Ahura Mazda, le grand dieu, ce qui incite à les qualifier de zoroastriens ; mais, des croyances et des rites, nous ne savons presque rien, et il serait dangereux d'appliquer aux Perses ce que nous savons du zoroastrisme iranien qui, au III^e siècle de notre ère seulement, deviendra religion d'État et sera codifié. De plus, ce que nous apprennent quelques inscriptions royales concerne le roi, peut-être les nobles, mais qu'en est-il de la religion du peuple ? De même, les tombeaux rupestres de Persépolis et de la falaise toute proche de Naqsh-e Rostam sont ceux des rois et de leur famille ; ils se faisaient apparemment inhumer, alors que le zoroastrisme que nous connaissons interdit

l'enterrement, car la chair souille les éléments naturels, et prescrit l'exposition des cadavres aux oiseaux de proie et la collecte des ossements propres. À l'exception de la sépulture d'un noble déposé avec ses bijoux dans un sarcophage de bronze à Suse, aucune tombe plus ordinaire d'époque achéménide ne nous est connue. Aussi, avant de parler de zoroastrisme, rappelons-nous que les villes et les villages iraniens de cette époque restent à découvrir.

La question des tombes illustre bien l'un des problèmes majeurs de l'archéologie au cœur de l'empire, où les vestiges sont limités aux réalisations royales, tandis que tout ce qui concerne l'activité économique et sociale des villes et des villages nous échappe totalement. Le déséquilibre de nos connaissances se retrouve entre le centre et les provinces périphériques, dont certaines nous sont mieux connues que le berceau des Perses. Ce sont là des problèmes majeurs de l'histoire et de l'archéologie de l'époque achéménide.

Rémy Boucharlat

Août 2001

Copyright Clio 2016 - Tous droits réservés

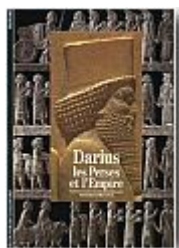
Bibliographie



Persia and the West
John Boardman
Londres, Thames and Hudson, 2000.



De la Grèce à l'Orient. Alexandre le Grand
Pierre Briant
Découvertes
Gallimard, Paris, 1987



Darius, les Perses et l'Empire
Pierre Briant
Découvertes
Gallimard, Paris, 1992



Histoire de l'Empire perse. De Cyrus à Alexandre
Pierre Briant
Fayard, Paris, 1996



Iran. La Perse de Cyrus à Alexandre
Collectif
In Dossiers d'archéologie n° 227, octobre 1997.



Les inscriptions de la Perse achéménide
Pierre Lecoq
Gallimard, Paris, 1997



La cité royale de Suse
Sous la direction de Prudence Oliver, Joan Aruz, Françoise Tallon
Réunion des Musées Nationaux, Paris, 1993